

CARYL FÉREY

MAPUCHE



série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

CARYL FÉREY

Mapuche

nrf

GALLIMARD

Ce livre a bénéficié de la bourse Stendhal, décernée par le ministère des Affaires étrangères, ainsi que du soutien actif et efficace du Centre National du Livre.

*à Alice,
vivante au combat*

*aux Mères et Grands-Mères de la place de Mai,
à la mémoire de leurs disparus*

*à Susana et Carlos Schmerkin,
échappés des griffes de ces fils de pute*

*à la collision Hint-Ez3kiel,
mes porteurs d'eau dans le désert*

PREMIÈRE PARTIE
PETITE SŒUR

Un vent noir hurlait par la portière de la carlingue. Parise, sanglé, inclina son crâne chauve vers le fleuve. On distinguait à peine l'eau boueuse du Río de la Plata qui se déversait depuis l'embouchure.

Le pilote avait mis le cap vers le large, en direction du sud-est. Un vol de nuit comme il en avait fait des dizaines dans sa vie, bien des années plus tôt. L'homme au bomber kaki était moins tranquille qu'à l'époque : les nuages se dissipaient à mesure qu'ils s'éloignaient des côtes argentines et le vent redoublait de violence, secouant le petit bimoteur. Avec le vacarme de la portière ouverte, il fallait presque crier pour se faire entendre.

— On va bientôt sortir des eaux territoriales ! prévint-il en balançant sa tête vers l'arrière.

Hector Parise consulta sa montre-bracelet ; à cette heure, les autres devaient déjà avoir expédié le colis... Les crêtes des vagues miroitaient sur l'océan, ondes pâles sous la lune apparue. Il s'accrocha aux parois de la carlingue, géant chancelant sous les trous d'air. Le « paquet » reposait sur le sol, immobile malgré les soubresauts de l'appareil. Parise le fit glisser jusqu'à la portière. Six mille pieds : aucune lumière ne scintillait dans la nuit tourmentée, juste les feux lointains d'un cargo, indifférent. Sa sangle de sécurité battait dans l'habitacle exigu.

— O.K. ! rugit-il à l'intention du pilote.

L'homme dressa le pouce en guise d'assentiment.

Le vent fouettait son visage ; Parise saisit le corps endormi par les aisselles et ne put s'empêcher de sourire.

— Allez, va jouer dehors, mon petit...

Il allait basculer le paquet sur la zone de largage quand une lueur jaillit des yeux ouverts — une lueur de vie, terrifiée.

Le colosse tangua dans la tourmente, pris de stupeur et d'effroi : shooté au Penthotal, le paquet n'était pas censé se réveiller, encore moins ouvrir les paupières ! Était-ce la Mort qui le narguait, un jeu de reflets nocturnes, une pure hallucination ? ! Parise empoigna le corps avec des frissons de lépreux, et le précipita dans le vide.

*« Las putas al poder !
(Sus hijos ya están en él)¹ »*

Le graffiti plastronnait sur les tôles du hangar, tagué en rouge sang. Jana avait dix-neuf ans à l'époque mais la rage restait intacte. Toutes les classes dirigeantes avaient participé au hold-up : politiciens, banquiers, propriétaires du secteur tertiaire, FMI, experts financiers, syndicats. La politique néolibérale de Carlos Menem avait enfermé le pays dans une spirale infernale, une bombe à retardement : accroissement de la dette, réduction des dépenses publiques, flexibilité du travail, exclusion, récession, chômage de masse, sous-emploi, jusqu'au blocage des dépôts bancaires et à la limitation des retraits hebdomadaires à quelques centaines de pesos. L'argent fuyait, les banques fermaient les unes après les autres. Corruption, scandales, clientélisme, privatisations, « ajustements structurels », externalisation des profits, Menem, ses successeurs aux ordres des marchés, puis la débâcle financière de 2001-2002 avaient parachevé le travail de destruction du tissu

1. « Les putes au pouvoir ! (Leurs fils y sont déjà) » (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

social entamé par le « Processus de Réorganisation nationale » des généraux.

La crise s'était muée en banqueroute. L'Argentine, dont après guerre le PIB égalait celui de l'Angleterre, avait vu la majorité de sa population plonger en dessous du seuil de pauvreté, un tiers sous le seuil d'indigence. Une misère noire. Des enfants s'évanouissaient de faim dans les écoles, on avait dû laisser les cantines ouvertes en période de vacances pour qu'ils puissent recevoir leur seul repas de la journée. Dans les *barrios*, les gamins de Quilmes comparaient le goût du crapaud grillé à celui du rat, d'autres volaient les câbles en cuivre des lignes téléphoniques, les couvercles en aluminium protégeant les circuits électroniques des feux de la circulation, les plaques de bronze des monuments... Jana avait vu des vieilles s'écorcher les mains aux grilles des banques, des vieux pleurer en silence dans leur costume élimé sorti pour l'occasion, et puis la colère des gens ordinaires : les premières émeutes, les pillages des supermarchés montés en épingle par les médias comme témoignages d'insécurité plutôt que de détresse, *que se vayan todos ! y que no quede ninguno !* « qu'ils s'en aillent tous, et qu'il n'en reste aucun ! », les charges des policiers à cheval pour disperser les manifestants à coups de cravache, les cocktails Molotov, les cortèges, les fumées, des femmes matraquées, leurs filles traînées sur les trottoirs, les tirs tendus sur la foule — trente-neuf morts —, leur sang dans les rues et les places de la capitale, l'état de siège décrété par le président De la Rúa, la contestation qui grossit, les concerts de casseroles et les cris — « l'état de siège, on en a rien à foutre ! ». Le blocage des routes par les *piqueteros*, les foulards sur les visages des jeunes, leurs torsos nus offerts aux balles, les pavés, les vitrines qui explosent, les jets de pierre sur les blindés, les canons à eau, les sections anti-émeutes, les boucliers, les cris des mères, les drapeaux argentins brandis en guise de défi, la peur, le feu, les déclarations à la télévision d'État, *que se vayan todos !*, les liasses d'argent liquide qui quittaient le pays par camions entiers, huit milliards de dollars par convois blindés pen-

dant que les banques baissaient leurs rideaux, les huiles réfugiées à l'étranger dans des villas climatisées, la puanteur des gaz, les voitures renversées, les émeutes de la faim, la fumée noire du caoutchouc brûlé, le chaos, la fuite par hélicoptère du président De la Rúa depuis les toits de la Casa Rosada, la liesse des majeurs tendus saluant la débandade, les responsables politiques qui un à un jetaient l'éponge, quatre présidents en treize jours : *que se vayan todos*, « et qu'il n'en reste aucun ! ».

Jana venait d'entrer aux Beaux-Arts lorsque était survenue la banqueroute. Elle avait quitté sa communauté en stop quelques semaines plus tôt, avec le poncho de laine que lui avait confectionné sa mère, le vieux couteau à manche d'os des ancêtres, quelques affaires et de quoi payer les frais d'inscription à l'université. C'était tout. S'ils s'étaient retrouvés par millions naufragés de la crise financière, si la classe moyenne avait volé en éclats, si l'Argentine entière était à vendre, une Indienne déracinée sans liens et sans logement pouvait toujours disputer sa part aux chiens et aux miséreux qui rôdaient dans les rues de Buenos Aires.

Comme d'autres étudiantes sans ressources, Jana avait été contrainte de se prostituer pour survivre. Ne pas renoncer aux figures métalliques qui traversaient sa cervelle. Elle s'était postée à la sortie des cours, devant la fac, des paquets de mouchoirs dans le sac, une colère froide entre les cuisses.

Les richards passaient en Mercedes, les mêmes qui avaient ruiné le pays, des types qui pouvaient être son père et qui venaient faire leur marché. Vendre son corps pour sauver son esprit : l'idée même lui répugnait. Jana avait taillé ses premières pipes en pleurant, et puis elle avait tout ravalé : sa colère indienne, le sperme de ces porcs, cette folie qui lui mâchait le cœur et la secouait comme un pitbull pour lui faire lâcher prise. Elle était devenue du fil barbelé.

Trois ans d'études...

Elle en avait sucé des bites au latex, petites, grosses, molles, toutes à vomir, elle avait défendu son territoire au couteau quand ils

voulaient la lui enfoncer dans le cul ; ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient, faire d'elle une poupée de chiffon où ils s'essuyaient la vertu comme le mécano le cambouis et revenir chez eux bon père ébouriffant les cheveux du petit dernier, Jana s'était réfugiée derrière ses barbelés, avec les restes de son intégrité morale et ce corps qu'ils occupaient comme un parking payant, glands tendus et fiers encore... Les porcs. Les profiteurs de guerre. Jana essayait de se calmer — l'Art, l'Art, ne penser qu'à l'Art. Elle dormait dans les parcs, les squats et les théâtres où les artistes avaient décidé de jouer gratuitement (« Buenos Aires resterait toujours Buenos Aires »), chez des gens, parfois des inconnus ; Jana ne restait jamais longtemps, dessinait dans les bars ou les boîtes où elle finissait ses nuits, quand le tapin et la fatigue lui laissaient un peu de répit.

C'est dans un de ces clubs un peu louches du centre-ville qu'elle avait rencontré Paula, au plus fort de la crise.

Paula, alias Miguel Michellini, un travesti au minois de porcelaine dont les yeux bleu-mésange semblaient mouiller dans un port lointain. « Elle » avait aussitôt abordé l'Indienne qui rasait les murs et, après une brève lecture de son regard noir en amande, l'avait embrassée chaleureusement, en guise de bienvenue : « Tu peux me demander tout ce que tu veux ! » avait-elle souri sous les spots, comme si le monde était aussi grand.

Jana était restée dubitative : avec ses bas blancs sur ses guiboles cagneuses, ses perles d'huître en plastique sur son cou gracile, ses faux cils et sa bouche cerise, Paula lui faisait l'effet d'une poupée abusée. « Tu peux me demander tout ce que tu veux » : la pauvre avait l'air sincère...

Début du millénaire, ici sur Terre : avis de gros temps pour les faibles, les vulnérables, les mal blindés. En marge c'était pire. Jana avait ramassé le travesti deux mois plus tard sur les docks de l'ancien port de commerce, gisant à demi mort après le passage des supporters de Boca Juniors : le club fétiche de Buenos Aires venait de perdre le derby contre River, et Paula son incisive.

Jana l'avait soignée ce soir-là avec les moyens du bord, quelques caresses sur son front trempé de peur, trois mots rassurants auxquels elle ne croyait pas beaucoup, affectueuse toujours. Elles étaient devenues amies et l'étaient restées, tant par esprit de fidélité que d'aversion pour la brutalité du monde, ce grand débile. Sous ses airs de chiot cassé, Paula était drôle, généreuse, dotée d'un enthousiasme de majorette qui contrastait avec un fond de détresse qu'aucun être normalement constitué ne pouvait lui envier. À trente ans passés, sans diplômes ni autre obsession que celle de s'habiller en femme, Paula vivait toujours chez sa mère, blanchisseuse dans le quartier populaire de San Telmo, et arrondissait leurs fins de mois en tapinant sur les docks. Le travesti voulait devenir artiste, quelle surprise, et rêvait comme Jana à des jours meilleurs. Paula aussi était déracinée — dans son corps. Jana avait trouvé en elle une sœur de misère et d'espoir. Ça ne lui rendrait pas sa part de féminité volée. Ni sa poitrine...

Près de dix ans s'étaient écoulés depuis leur rencontre interlope. Les quartiers des bas-fonds et des marins s'étaient transformés en un ensemble de tours d'acier et de verre où les multinationales avaient érigé leurs sièges — les *Catalinas*, rares constructions à avoir radicalement changé le paysage urbain de la ville : Jana habitait la friche de l'autre côté de l'avenue, un squat de l'ancienne gare de Retiro, face à l'hôtel**** *Emperator*.

Sculpteur : « Celui qui fait vivre » chez les Égyptiens.

Jana avait récupéré l'atelier de Furlan, l'artiste qui avait investi la friche avant elle ; mentor à plein temps, amant d'occasion, buveur chronique, Furlan était parti un beau jour en laissant tout en chantier — leur amour bancal, la Ford Taunus piquée de rosée dans la cour, le hangar bordant les rails de la gare désaffectée qui, désormais, portait la marque de son territoire. Jana y passait ses nuits à tordre le fer, souder, plier des tôles, composant les formes monstrueuses qui s'appliqueraient au masque des Hommes.

Le confort se réduisait à l'eau, l'électricité et un poêle aux éma-

nations toxiques en guise de chauffage. L'air y était étouffant l'été, glacé en hiver. Jana vivait seule ici depuis quatre ans. On disait Furlan en France, elle s'en fichait. Elle n'avait plus besoin de lui ni des autres pour survivre. Les minima sociaux et la vente de ses premières sculptures la maintenaient juste au-dessus du seuil d'indigence, le nouveau président Kirchner, inconnu jusqu'à la crise, avait redressé la barre de l'économie sans tenir compte des injonctions du FMI, le pays respirait de nouveau et elle se sentait libre. À vingt-huit ans, c'était son seul luxe.

Jana n'avait pas d'iPhone, de télévision, de vêtements débordant du placard, de cartes bancaires ; elle n'avait que l'Art pour échappatoire et les terres ancestrales pour cible au milieu de l'atelier.

Son œuvre en cours — son chef-d'œuvre : la carte du cône Sud de l'Amérique, dressée, monumentale, sur un socle de béton armé, dont elle défonceait les anciens territoires autochtones à coups de masse.

Jana était mapuche, fille d'un peuple sur lequel on avait tiré à vue dans la pampa.

Chasseurs d'oreilles ou d'âmes impies, les chrétiens n'avaient pas fait de quartier. Elle non plus : la masse s'écrasa sur le territoire ranquele, déjà bien amoché, expulsant des fusées de pierre vers ses yeux. Son short noir était trempé, la sueur lui coulait sur les cuisses, les tempes, le cou, ses seins morts, les muscles bandés vers l'objectif : le monde, une peau de béton qu'elle massacrait avec une joie salvatrice.

Cartographie d'un génocide :

Charrúa.

Ona.

Yamana.

Selk'nam.

Arracan.

Les chrétiens les avaient dépossédés de leurs terres, mais les esprits-ancêtres lui couraient comme des fourmis rouges dans le sang.

Poudre de béton sur corps tendu : la Mapuche abattit son arme encore une fois et, l'œil vissé sur l'impact, constata les dégâts. Une vraie boucherie.

Huit cent mille morts : non, les chrétiens n'avaient pas fait de quartier.

C'est ce qui les unissait...

Jana s'échinait sur son ouvrage quand le téléphone sonna. Elle se tourna vers la palette qui servait de table, vit l'heure au réveil — six heures du matin —, laissa sonner : Jesus Lizard faisait trembler les parois du hangar et une pluie dense tambourinait, rythmant le chaos apparent qui régnait dans l'atelier. Jana jubilait. Le vent s'était levé, ce vieux chien de David Yow s'arrachait les poumons depuis les enceintes et une rage magnétique coulait, azote fumant, dans ses veines indiennes.

— Haush.

— Alakaluf.

— Mapuche !

La masse retomba enfin sur le sol pailleté. Jana évaluait les contours des cratères qui parcouraient sa carte ethnocide, les bras douloureux, quand la sonnerie du téléphone retentit de nouveau. Six heures vingt au réveil. L'album de Jesus Lizard venait de s'achever, la pluie avait cessé. La sculptrice décrocha, l'esprit ailleurs — ses pieds nus faisaient des traces de loup dans la neige de béton...

Elle revint vite sur Terre — c'était Paula.

— Ah ! Chérie, enfin tu réponds ! s'esclaffa-t-elle. Désolée, je te dérange, mais je te jure que j'appelle pas pour une histoire de maquillage ! C'est à propos de Luz, enchaîna-t-elle, en apnée. Je suis inquiète : elle m'a laissé un message sur mon portable tout à l'heure, comme quoi elle devait me parler d'un truc super important, mais je l'attends toujours et son portable ne répond pas : c'est pas normal !

Jana essuya la pellicule de poussière sur ses lèvres — Luz était le travesti qui partageait les quais avec Paula depuis six mois.

— C'est pour ça que tu appelles ?

— Je ne connais que toi ! plaida Paula. On avait rendez-vous à cinq heures, ça fait deux plombs que je l'attends et elle ne répond pas à son téléphone : ça va pas !

— Luz l'a laissé à quelle heure, son message ?

— Une heure vingt-huit, répondit son amie par-dessus le brouhaha.

— Elle a peut-être été embarquée par les flics, avança Jana.

— Non, il lui est arrivé quelque chose, j'en suis sûre. Elle voulait me voir, insista Paula. Je te jure, c'est pas normal !

Jana détestait qu'on la dérange en plein travail : elle ne se laissa pas attendrir par l'air dramatique de sa copine.

— Luz tapinait hier soir ? demanda-t-elle.

— Oui !

— Elle a peut-être rencontré le prince charmant, fit la sculptrice : laisse-lui au moins le temps de descendre de cheval.

— C'est pas drôle. Écoute, je suis vraiment inquiète. Pour une fois, c'est pas du chiqué. J'ai besoin de toi. Tu ne veux pas venir ?

Il y avait de la musique derrière elle, assourdissante.

— Tu es où ?

— Au Transformer, répondit Paula.

La boîte de trav' où les paumés de son genre se retrouvaient après le trottoir. Jana lança un regard à sa sculpture de béton, lui promit un bref sursis.

— Bon, souffla-t-elle dans le combiné, j'arrive...

*

Les étoiles s'effaçaient une à une dans le buvard cosmique ; Jana fit coulisser la porte de bois vermoulue, boucla le cadenas et foula le bout de terrain vague qui ceinturait le hangar. La grosse Ford prenait la rouille devant la grille, sous l'œil crevé d'une poule géante shootée à l'acide — une de ses premières sculptures à base

de matériaux de récup', tiges d'acier, boulons, fer à souder, traverses, qui trahissaient encore l'influence de Furlan... Les autres installations aussi commençaient à s'éroder.

Jana prit place sur le siège de Skai craquelé, salua le pilote de l'Aéropostale à l'entrée de la cour et s'engagea sur l'avenue Libertador — la veine à douze voies qui traversait les artères de la ville. Jana ne pensait plus à son œuvre en cours ; le vent faisait le ménage dans l'habitacle (un connard lui avait cassé la vitre côté passager le mois précédent), répandant un tourbillon de cendres dans sa poubelle roulante. Les grilles des commerces étaient encore tirées le long de Córdoba, les feuilles des arbres bruissaient avant la cohue, à l'heure où les *cartoneros* rentraient chez eux. Elle dépassa un groupe de retardataires, hardes fumantes inclinées sous leur monticule de bouteilles écrasées, tirant leurs charrettes après la nuit de collecte.

Palermo Viejo. Jana gara la Ford sur un espace livraison et marcha jusqu'au *cuadra* voisin. Elle avait enfilé un treillis noir et ses Doc à la hâte, son débardeur était encore couvert d'éclats de béton, et elle n'avait pas un sou en poche.

L'entrée du Transformer était un simple trou découpé dans un rideau de fer. Une lesbienne piercinguée parée pour la chasse au gros gibier filtrait les entrées du club : Jil, quatre-vingts kilos de violence perchés sur un tabouret à même le trottoir. Travestis et prostituées lui obéissaient au doigt et à l'œil, trop peureux de perdre leur lieu d'after et la possibilité de se renflouer si la nuit avait été mauvaise...

— Salut.

— Salut...

Jana n'avait pas mis les pieds au Transformer depuis des années mais Jil la laissa s'engouffrer, impassible sous sa brosse de GI péroxygénée. Jana courba l'échine dans l'entonnoir lugubre qui menait à la boîte, et poussa la porte capitonnée. Il faisait presque aussi sombre à l'intérieur, meilleur moyen de dissimuler la crasse et l'état du mobilier. Une faune zombie errait à l'ombre de la piste,

érigée à hauteur d'hommes ; cibles de tous les regards, deux trav' aux strass made in China se tortillaient à la barre du dance floor, deux défoncés qu'elle ne connaissait pas. Pour le reste, le Transformer n'avait pas changé, avec ses morsures de clopes sur les banquettes, son champagne tiède et ses amours à la carte. Les couples qui se formaient *incognito* dans le noir accédaient aux backrooms par la piste, flashés par des spots intermittents, mais les travestis semblaient fatigués ce matin. Pas de revue délirante sous les lumières à facettes, de rires déployés pour amortir les coups et les brimades : les clients se terraient à l'ombre des enceintes qui crachaient une *house* désœuvrée, dévisageant les nouveaux arrivants comme des messies en bout de course.

La semelle de ses Doc collait au sol poisseux de la boîte : Jana se dirigea vers le bar, repéra enfin Paula parmi les bateaux ivres. Elle sniffait de la coke sur le comptoir en compagnie de Jorge, le gérant du lieu.

— Tiens tiens, fit-il en voyant l'Indienne débarquer dans son antre. Regardez qui voilà : « La Pampa »...

Son petit surnom, en hommage à son torse aussi plat que les plaines argentines. Jana détestait ce fils de pute.

— Je croyais que tu étais une grande artiste, fit-il avec la suffisance d'un agent immobilier : qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je m'asphyxie en respirant ton haleine : ça se voit pas ?

Jorge ricana. Râblé, gourmettes et chemise blanche ouverte sur un nid de poils surmonté d'une impayable chaîne en or, le gérant allongea trois lignes de cocaïne sur le comptoir et une paille humide, qu'il tendit à Jana d'un air narquois.

— Un petit trait, pour l'enfant prodige ?

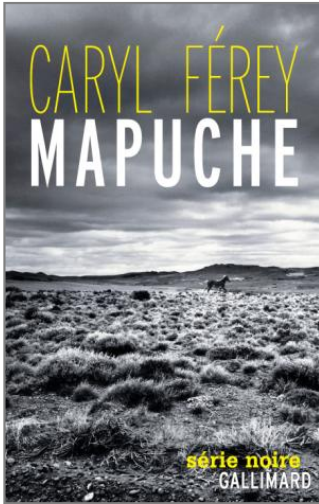
— Non.

— T'as arrêté ça aussi ?

— Fous-moi la paix, dit-elle entre ses mèches brunes. O.K. ?

Paula grimaça sous le spot pourpre qui trahissait la blancheur de ses narines : un signe du boss et Jil les jetait dehors, la pomme

Ken Bruen, *Chemins de croix*
Bernard Mathieu, *Du fond des temps*
Thomas H. Cook, *Les liens du sang*
Ingrid Astier, *Quai des enfers*
Dominique Manotti, *Bien connu des services de police*
Stefán Máni, *Noir Océan*
Marin Ledun, *La guerre des vanités*
Larry Beinhart, *L'évangile du billet vert*
Antoine Chainas, *Une histoire d'amour radioactive*
James Sallis, *Salt River*
Elsa Marpeau, *Les yeux des morts*
Declan Hughes, *Coup de sang*
Kjetil Try, *Noël sanglant*
Ken Bruen, *En ce sanctuaire*
Alessandro Perissinotto, *La dernière nuit blanche*
Marcus Malte, *Les harmoniques*
Attica Locke, *Marée noire*
Jo Nesbø, *Le léopard*
Élmer Mendoza, *Balles d'argent*
Dominique Manotti - DOA, *L'honorable société*
Nick Stone, *Voodoo Land*
Thierry Di Rollo, *Préparer l'enfer*
Marek Krajewski, *Fin du monde à Breslau*
Ken Bruen, *R & B — Calibre*
Gene Kerrigan, *L'impasse*
Jérôme Leroy, *Le Bloc*
Karim Madani, *Le jour du fléau*
Kjell Ola Dahl, *Faux-semblants*
Elsa Marpeau, *Black Blocs*
Matthew Stokoe, *La belle vie*
Paul Harper, *L'intrus*
Stefán Máni, *Noir Karma*
Marek Krajewski, *La mort à Breslau*
Eoin Colfer, *Prise directe*
Caryl Férey, *Mapuche*



Mapuche

Caryl Férey

Cette édition électronique du livre
Mapuche de Caryl Férey
a été réalisée le 18 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070130764 - Numéro d'édition : 177463).

Code Sodis : N44990 - ISBN : 9782072415234
Numéro d'édition : 230166.